

# Une société ?

Benoît R. Sorel

Janvier 2020

Quelle meilleure réflexion pour démarrer une nouvelle année que de se demander à quoi sert une société ? Pourquoi vivre *ensemble* ? J'aie confiance en vous, cher lecteur ; vous savez, maintenant, depuis cinq années que j'écris, que j'apprécie particulièrement ce genre de question fondamentale. Je suis confiant que vous allez oser encore une fois, avec moi, faire le lien entre le local et le global. Faire le lien entre la vie quotidienne et les grandes questions de l'humanité. Faire le lien entre ce que nous faisons et ce que nous espérons, c'est-à-dire les rêves que nous avons le droit d'avoir.

Faire le lien entre les petites choses et les grandes choses ; entre les petites questions et les grandes questions : oui, il faut oser le faire. C'est agrandir notre perspective sur la vie et, ce faisant, c'est quitter les façons de voir et de penser qui nous rassurent.

Le sujet du jour est donc : À quoi sert une société ? C'est une question philosophique qui laisse augurer des sujets « bateaux », ennuyeux, sans rien de nouveau. Tout n'a t-il pas déjà été écrit sur le sujet ? Que le lecteur me fasse encore une

fois confiance. Je lui promets d'aboutir à quelque chose d'inattendu.

À quoi sert une société ? Vivre ensemble doit procurer des avantages, autrement nous vivrions isolés les uns des autres, sans autres contacts sociaux que ceux nécessaires à la perpétuation de l'espèce. Nous vivrions tels les orang-outans et non tels les chimpanzés. Nous avons le besoin de vivre avec et parmi nos semblables. Cela nous rend-il la vie plus facile ? Oui et non. La vie en société amène son lot de guerre, de misère, de voleurs, de truands, de profiteurs, de têtes brûlées. Nous sommes si nombreux à vouloir, plus ou moins, tout le temps ou ponctuellement, un peu ou beaucoup, faire du mal à nos semblables. Admettons-le. Nous avons tous des germes de violence en nous.

Cette violence toujours possible, quand elle se manifeste, n'est pas pour autant rejetée hors de la société, comme vous et moi pouvons le constater facilement à chaque heure du jour et de la nuit. Vols, escroqueries, crimes, manipulations mentales, motards fous sur les routes, etc, etc. Les années et les siècles passent et nous continuons à nous faire souffrir les uns les autres. La bêtise, l'ignorance, la veulerie, la fainéantise, la rigidité administrative engendrent aussi leur lot de misères ; elles exercent des violences passives mais bien réelles. Toutes ces violences ne sont pas rejetées. On ne dit pas « à partir de maintenant toute violence est interdite ! » On n'exclut pas, on ne bannit pas, les personnes qui commettent des actes de violence active ou passive. Pourquoi ? Car ces personnes sont

aussi capables d'actes vertueux, amicaux, avenants, prévoyants, soignants, aidants envers leurs semblables. Chacun de nous peut aimer et blesser ; chacun de nous peut aider et dédaigner. Nous sommes violence *et* amour.

Mais il convient de remarquer que certaines personnes sont particulièrement détestables : elles font à dessein des actes vertueux pour, à côté, pouvoir faire des actes abominables, violents, mensongers, mauvais. Telle ma banque actuelle, qui insinue sur la base du droit français que je blanchis des capitaux, alors qu'elle est présente dans les paradis fiscaux, qui sont les résidences d'innombrables entreprises « boîte aux lettres » dont la seule raison d'être est justement de blanchir des capitaux. D'un côté cette banque met en avant son utilité sociale (accorder des crédits, des « prêts », faire tourner l'économie, permettre aux entreprises de se créer), de l'autre elle travaille avec des escrocs dans les paradis fiscaux. Toutes les banques font ça, me direz-vous. Certes.

Et elles sont acceptées dans notre société française qui clame être une des sociétés les plus vertueuses au monde.

Prenons du recul. Faisons la somme des avantages et des inconvénients de la vie en société. Cette somme est-elle positive ? Vit-on tout de même plutôt bien en société ? Voyez que les différences entre sociétés sont flagrantes. On vit mieux en Allemagne qu'au Mali ou qu'au Pakistan. Mais cette piste de réflexion ne mène à rien. Je ne pense pas qu'on puisse conclure que la société va toujours vers le meilleur. Ce qu'il faudrait, c'est pouvoir comparer la vie en société, quelle qu'elle soit, avec une vie non sociale. Une vie humaine sans

agrégation d'individus humains. Comment se développerait un humain si la vie sociale n'existait pas, autre que le strict minimum biologique entre le parent et la progéniture ? Je crois que cette vie humaine-là serait ... en fait je n'en ai aucune idée. Serait-elle plus ou moins épanouissante ? Angoissante ? Satisfaisante ? Rassurante ? Je ne sais pas. Cette vie est difficile à imaginer ! Si nous rencontrions un humain qui aurait vécu toute sa vie sans société, je pense que nous ne pourrions même pas communiquer avec lui. Curieuse, la question suivante l'est certainement, mais on peut la poser : cet humain serait-il un *pur* humain ? Nous connaissons des cas d'enfants sauvages. Ils sont rares. On peut raisonnablement penser que les tous jeunes enfants abandonnés par leurs parents ne survivent pas dans la nature. C'est l'hypothèse de la mort prématurée : ils sont certainement dévorés par les prédateurs ou ils succombent à des maladies ou ils meurent de faim tout simplement. D'où le très faible nombre d'enfants sauvages ayant jamais été trouvé. Ou bien, hypothèse de la survie, ces enfants ont survécu, ont grandi et, comme beaucoup d'espèces animales, ils ont appris à fuir l'homme. Et très efficacement grâce au gros cerveau de notre espèce.

L'hypothèse de la survie est invraisemblable. Il semble donc que la vie humaine soit impossible sans vie en société. Un *pur* humain serait donc un humain *social*. Développons à fond cette idée. Plus il serait socialement épanoui, plus il serait humain. Intuitivement, 90 % des humains ont le désir de vivre dans une grande ville. Notre société actuelle compte moins de 10 % d'individus qui sont d'accord pour s'isoler afin de travailler au contact de la nature, des animaux, des plantes.

Pourquoi donc la vie sociale, ensemble, comme les chimpanzés vivant en groupe hiérarchisé, et non comme l'orang-outan, qui vit seul ? Pourquoi la société ? La réponse relève de la biologie de l'évolution : car la nature fait peur. Elle est source de dangers imprévisibles et inévitables. La *protection* est donc avant tout ce qui caractérise la société. L'être humain est un animal grégaire qui se regroupe quand il a peur. Comme les vaches, les chevaux ou les poules : c'est ce même comportement de regroupement face au danger que nous utilisons pour les domestiquer et les élever. Dans le groupe, dans la communauté, dans la ville, on se sent en sécurité. Bien sûr, à partir du moment où la vie ensemble implique d'autres dangers inhérents (meurtriers, tueurs, gangs, etc), une force de l'ordre doit être établie. Toute société a ses règles pour signifier les violences qui sont autorisées et celles qui ne le sont pas.

Plus l'individualisme prospère, plus la vie ensemble devient dangereuse ou à tout le moins, moins désirable. Un ramassis d'égoïstes ne fait pas une société protectrice.

Est-on plus *libre* en société qu'en vivant avec la nature ? L'obéissance aux lois de la société est le prix de la sécurité qu'elle procure. Les lois des sociétés créent toujours des classes de riches et de pauvres, de dominants et de dominés. Les lois de la nature doivent aussi être respectées. Elles sont dures. Mais au moins sont-elles identiques pour tous les individus.

Individus, groupes, institutions, entreprises : pour bien vivre en société il faut accepter que tous les individus ont des aspects positifs et des aspects négatifs. Il en va de même pour tout ce

que les humains font, construisent, imaginent, inventent. La *volonté* est donc une caractéristique essentielle pour bien vivre en société. La volonté d'aller vers ce qui est bien et la volonté de fuir ce qui est mal. La volonté de bouger tout simplement, au sens propre comme au sens figuré. Car si on ne bouge pas, le hasard se charge d'amener à notre rencontre des individus ou des institutions néfastes. Ils ont d'autant plus de prise sur nous que nous sommes immobiles (mentalement et concrètement) et sans moyen de défense. En société, soit il faut bouger, soit il faut avoir les moyens de se défendre. Une société où les gens immobiles, faibles, handicapés, ne sont pas agressés ou exploités, à ma connaissance, n'existe pas. Voyez les « cas sociaux » : ce sont eux les plus pauvres et les plus indigents de notre société. Les industriels leur bourrent la tête de publicités pour ingurgiter de la « mal-bouffe », des plats préparés qui sont fort onéreux. Quant aux handicapés mentaux et physiques, ils sont toujours plus ou moins des cobayes pour l'industrie pharmaceutiques et biotechnique. Quant aux plus faibles, les enfants : dès le plus jeune âge on fait entrer le culte de la mode, acheter la dernière nouveauté, dans la tête des enfants. Même eux, on ne les laisse pas tranquilles. On veut tirer profit de leur innocence. Il faut donc en permanence faire preuve de volonté pour ne pas devenir la proie de celui qui est plus fort et/ou plus intelligent. Ceux qui n'y parviennent pas deviennent des cas sociaux et des SDF. Ils renoncent à leur statut d'humain.

Avec la nature, donc en vie non sociale, il faut aussi de la volonté, mais cette volonté ne produit pas le même effet sur notre personnalité que la « volonté sociale ». La volonté sociale sert à nous éviter la misère matérielle et la soumission aux

volontés puérides des autres. La « volonté naturelle » sert à nous procurer un toit, des habits et de la nourriture. Une fois que nous avons cela, nous ne nous sentons pas ni plus riche ni supérieur à la nature. Ça ne fait aucun sens de penser qu'on est supérieur à la nature. Par contre en société, ça fait énormément de sens d'être plus riche et d'être supérieur aux autres. On « réussit sa vie » quand on devient cadre ou chef d'une entreprise. Celui qui demeure ouvrier ne réussit pas sa vie, comme on dit. Les progressistes idiots ont crû, un temps, que l'humain pouvait être supérieur à la nature. Ils l'ont, un temps, soumise. Ils se sont réjoui de pouvoir faire table rase des arbres, des marais, des rivières. Hélas, la nature a continué à s'exprimer en faisant avec les constructions humaines ce qu'elle faisait aux arbres, aux montagnes, aux animaux. Les constructions ont cassé, évidemment.

La vie en société glorifie le *temps court*. C'est le culte de la mode. Vivre avec la nature, c'est vivre selon le rythme de la nature, selon ses durées : jour, cycle lunaire, saison, année et ... éternité. Le *temps infini*. Du moins le temps des étoiles et des galaxies « au-dessus » de nos têtes. Celui à qui ce temps-là fait peur doit vivre en société. Il ne doit pas en sortir. Celui qui n'a pas peur du temps infini va ... trouver le temps long en société, où s'agitent milles personnes qui ne pensent qu'à acquérir des richesses matérielles, qu'à affirmer leur pouvoir sur leurs semblables. Les cas échéants, elles pensent à mille façons de faire du mal à leurs semblables. Tous ces agissements sont prévisibles. C'en devient ennuyeux. Les seules personnes qui sont capables de nous surprendre, de me surprendre, sont celles qui sont reliées au temps infini de la nature.

La société rassure ; elle prodigue la sécurité. Le prix en est, en plus de la soumission aux règles, *l'absence d'imagination*. L'intellect fait des aller-retours incessants entre la volonté de l'individu en question et la volonté des autres individus, comme la balle blanche dans un match de ping-pong. L'intellect est encadré. Mais en face de la nature, l'intellect sort du cadre. Il tâte l'impensable et l'improbable. Il faut donc vouloir se départir de tout ce que la société nous a mis en tête, quand nous passons quelques instants avec la nature. Quand on va randonner au bord de la rivière, mais qu'on ne fait que discuter avec un compère ou penser au prochain message qu'on va mettre sa page Facebook, on ne voit rien de la Nature...

Plus on vit avec la nature, moins on devient compatible avec la société. C'est ce que je ressens. Certaines personnes choisissent de quitter la société quand elles sentent le terme de leur vie approcher. C'est un aller sans retour. D'autres essayent de vivre dans l'une et dans l'autre ; leur vie est riche, même s'ils sont parfois mal vus ou incompris. À ce sujet : nous connaissons tous des grands noms, des personnes qui ont introduit dans leur époque une originalité remarquable. On a lu leurs livres, on a vu leurs peintures, on a écouté leurs créations, on a utilisé une machine qui utilise leur invention. Ces créateurs originaux ont-ils trouvé leur inspiration dans la société ou en reliant une part d'eux-mêmes à l'infini de la nature ? Surtout, pour toutes leurs œuvres que la postérité a reconnu, combien d'autres de leurs œuvres ont été ignorées par la société ? Imaginez que c'est comme si, à chaque génération, une personne exprimait tout le savoir de l'univers, mais que la société, selon les caractéristiques de son époque, ne remarquait que ce qu'elle



pouvait voir à cet instant présent. Voyez tous ces génies, Einstein par exemple. À quel moment la société a-t-elle imposé dans sa tête qu'il devait se consacrer aux sciences physiques et pas à toutes ces autres choses auquel il s'intéressait étant enfant ?

Ce qui m'amène à formuler une question originale :

Dans la vie sans société, l'être humain, s'il parvient à échapper aux prédateurs et à grandir, va-t-il donc pouvoir exprimer tous ses talents ? Va-t-il donc devenir le vecteur des infinies possibilités de la nature, du cosmos, et devenir, donc, un être omnipotent ? Au lieu que de rester limité par ce que la société interdit et autorise ? C'est l'hypothèse de la complétude. Si cette façon de penser était correcte, alors elle expliquerait pourquoi on a trouvé si peu d'enfants sauvages. Ils n'ont pas été dévorés par les prédateurs mais ils leur ont échappé parce qu'ils sont devenus omnipotents. Étant omnipotents, ils nous échappent de même. Nous n'avons même pas les moyens de supposer leur présence. Mais qui sait ? Ils existent peut-être. Ils sont peut-être là, tout proche de nous ?

C'est là une hypothèse qui me permettrait de fonder une secte, basée sur le pouvoir de convaincre les mamans d'abandonner leurs enfants à la nature, en bas âge, afin qu'ils deviennent des êtres omnipotents et totalement réalisés. Des *purs* humains. Êtres qui par la suite vont guider doucement l'humanité sur un chemin d'amélioration, mais sans que nous puissions jamais entrer en contact avec eux directement, car eux sont omnipotents mais pas nous. Notre faiblesse nous empêche de les voir. Qui veut adhérer ?